

The book cover features a textured, painterly illustration. On the left, a dark, textured shape resembling a bird's head or a stylized profile is set against a blue background with white speckles. On the right, a close-up of a person's face, showing the nose and mouth, is rendered in a light, sketchy style. The central and lower portions of the cover are dominated by a large, textured area of yellow and green, with small yellow dots scattered throughout. The author's name and the title are overlaid on this background.

Johanne
Seymour

Le
goût
de
l'élégance

« Ce soir j'ai l'âme à la tendresse
Tendre tendre, douce douce... »
Pauline Julien

« Mentir en silence,
ne jamais tout dire,
mentir en silence »
Michel Rivard

En quelques années, je suis passée du physique anguleux d’Audrey Hepburn à celui de ma tante Paulette, ragoûtante dans mon tailleur jaune serin, la jupe plissée contre mes cuisses généreuses nourries par les trahisons, le manque d’amour et les spaghettis carbonara.

— Cette couleur vous va bien...

J’ai toujours encouragé les femmes qui jugent trop sévèrement leur reflet dans les miroirs des boutiques. Elles m’interpellent. Comme le miel, les ours mal léchés. Comme mon commentaire, l’homme accompagnant la femme qui se regarde cruellement dans la glace.

— Eh, le gros canari ! Qu’est-ce que t’en sais ?

Ses lèvres n’ont pas bougé, mais je l’ai clairement entendu, aussi fort que s’il avait crié à pleins poumons.

Non ! Je ne suis pas folle à lier. Pas plus que je ne suis dotée de pouvoirs surnaturels. Marvel ne publiera jamais de romans graphiques dépeignant mes exploits. Je suis perméable, c'est tout. Depuis toujours, j'entends l'inexprimé. Je vois l'ina-vouable. Je perçois les faux-fuyants et les non-dits. Bref, je suis poreuse. J'absorbe l'indicible comme une éponge et, à la longue, c'est harassant. Je suis une ville perpétuellement bombardée et, malgré les murailles que je passe mon temps à ériger autour de moi, en dépit des verrous que j'installe sur mon cœur, je ne parviens jamais à me protéger.

Je voudrais riposter à l'abruti devant moi que je préfère être grosse à ses yeux que grossière, mais je n'y arrive pas. La source de mes réparties colorées, autrefois intarissable, a cessé de couler. Je suis à sec. Fatiguée et sans courage.

C'est que, depuis un moment, je perçois ma vie comme un slam cru, dur, effréné, d'où l'on aurait retiré toute la poésie. Une logorrhée, sans point ni virgule, qui m'empêche de respirer.

Je suis prise en otage dans ce tourbillon qui m'agresse et me hante, et je voudrais que ça cesse.

Je souhaiterais que mon existence soit mise sur pause et que les mots soient vidés de leur sens. J'ai une envie furieuse logée en permanence au fond de la gorge. Comme une pulsion de bonheur avortée.

J'ai le goût de l'élégance.

J'ai le goût...

De chuchotements qui apaisent et de choux à la
crème qu'on déguste du bout des doigts.

J'ai le goût...

De mots qui insufflent l'héroïsme et de cœurs
qui s'abreuvent à l'humanité.

J'ai le goût...

De «Je t'aime » glissés dans un regard à la dérobée.

J'ai le goût...

De pluie fine, de soie et de compassion.

J'ai le goût...

De murmures rassurants et de pardons.

J'ai le goût...

De nuages qui s'effilochent et de gestes comme
des caresses.

De promesses tenues et de serments partagés.

De sentiments enveloppants comme une doudou.

De nuits chaudes, de matins légers.

Et de chocolat qu'on mange sans culpabilité !

Je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Simone. La libraire au tailleur jaune qui rêve d'une vie autrement.

Je dis « libraire », enfin... presque. Je m'occupe de la section Livres dans une grande surface, où l'on me refuse le titre de libraire pour ne pas avoir à me payer un salaire décent. Je suis donc une simple vendeuse. Il y a bien mon collègue à qui le propriétaire a donné le titre de gérant adjoint pour justifier son salaire plus élevé, mais ça, c'est une autre histoire...

Bref, mon existence ressemble à celle de toutes les femmes qui triment dur pour mettre du pain sur la table de leur solitude ou sur celle de leur famille. Je me lève tôt, prends l'autobus puis le métro, use mes genoux à faire des allers-retours

sur le béton, reprends les transports en commun et me couche le soir, le dos éreinté, lovée contre mon chat, un livre ou une bouteille de vin... Je n'ai donc pas de récit épique à narrer. Juste une grosse envie de fracasser la baraque.

Ma mère ne serait pas fière de moi, elle qui n'a jamais rien cassé. Bien sûr, il a fallu que maman soit résiliente pour survivre à son enfance, mais elle n'avait pas l'âme d'une guerrière. C'était une souris dans le corps d'une lionne. Une rescapée qui n'avait plus la force d'entreprendre une autre bataille. Nul besoin d'un tsunami pour l'emporter. Un souffle aurait suffi.

Une fois sortie de son enfer familial, ma mère s'est tapie dans un coin pour se faire oublier de la vie. Je ne sais pas comment elle réagirait aujourd'hui à mon cri. J'ignore si elle chercherait à me faire taire ou si elle m'encouragerait à tout faire voler en éclats. J'aime imaginer qu'elle rugirait à mes côtés, mais rien n'est moins certain. Mon unique certitude est qu'elle aurait de la compassion. C'est ce que je retiens de ma mère, qui s'est gracieusement inclinée devant la mort à l'âge de cinquante-huit ans. Sa compassion, et la souris qui se mourait dans un coin.

Un jour, tu te lèves et tu discernes clairement les murs de ta prison. Pour certains, c'est à la suite d'une rupture, d'une perte d'emploi ou de la mort d'un être cher. Pour d'autres, la vie exerce soudain son poids. Pour moi...

Il y a plusieurs mois, j'ai reçu un courriel venimeux d'une collègue. Incisive et sans merci, la femme me crachait son ressentiment au visage sans me donner d'explications sur les gestes, les mots, voire les silences dont j'aurais été coupable. Je l'ai pressée de questions, mais elle est demeurée coite. Je devais en rester là. Ce que j'ai fait, ne désirant pas lui faire plus de mal que je ne lui en avais déjà fait à mon insu. L'incident aurait dû s'effacer de mon esprit pour ne devenir, au fil du temps, qu'un mauvais souvenir, mais c'était sans compter le petit

détail de ma perméabilité. J'étais imprégnée du fiel qui l'habitait et, progressivement, le venin de ses sentiments m'a empoisonnée. En quelques échanges lapidaires, je suis passée de bourreau à victime. Avec ses mots bien choisis, elle a tué l'unique certitude que j'avais : je me croyais fondamentalement bonne. Sa seule perception de ma personne avait réussi à m'anéantir. Pourtant, j'avais toujours cru pouvoir exister en dehors du regard d'autrui !

« L'enfer, c'est les autres. » Jean-Paul Sartre avait raison. Pour paraphraser une entrevue de lui que j'ai un jour visionnée sur YouTube – où il expliquait la dernière réplique de sa pièce *Huis clos* –, ce qui nous semble le plus important pour notre propre connaissance de nous-même, c'est le regard de l'autre. Et lorsqu'on est dans la dépendance de ce regard, on est en enfer.

Mon *Ground Zero* à moi a été ce courriel. Pas la rupture amoureuse ni les échecs qui l'ont précédé. Non. Ces mots chargés de hargne ont engendré une implosion de mon être. J'ai été engloutie dans un maelström de petites violences et de haine dissimulée, sur lesquelles je suis devenue incapable de fermer les yeux et desquelles je ne peux m'échapper.

Je sombre dans un monde sans élégance, sans tendresse et sans magie.

Je prends racine sous la pluie battante parce que l'abribus est bondé de voyageurs impatients. La file derrière moi s'est allongée d'un pâté de maisons depuis mon arrivée tellement l'attente est longue. Il n'y a presque plus de circulation sur la rue Wellington en direction ouest. Quelque part sur la ligne 58, il y a eu un drame. Les sirènes hurlent au loin et une épaisse fumée noire s'élève du sol malgré les trombes d'eau qui s'échappent du ciel. J'ai un pressentiment de fin du monde, de navires qui coulent à pic et d'âmes qui s'échappent de corps agonisants. C'est trop. Je quitte la file et décide de marcher en direction du métro De l'Église. De toute façon, je suis déjà trempée jusqu'aux os. Pas étonnant : je suis sans protection, à l'image du reste de ma vie.

J'ai à peine marché cent mètres que mes dents claquent. La pluie chaude du mois d'août ne parvient pas à me réchauffer. Je suis glacée de l'intérieur. Je regarde autour de moi, cherchant un abri temporaire où me réfugier, me demandant si je dois téléphoner à mon employeur pour l'avertir de mon retard, voire de mon absence. Je ne peux tout de même pas me présenter au travail dégoulinante, les cheveux collés sur le crâne. Je tergiverse un bon moment plantée sous l'averse, puis je me résous à continuer mon chemin, malgré mon état. Pas question de rentrer à l'appartement. Mon compte en banque est presque à sec. Je ne peux pas me priver d'un jour de salaire. D'un pas décidé, je reprends donc le chemin du métro.

La pluie, poussée par le vent qui s'est levé, fouette mon dos et me force maintenant à courir à toutes jambes vers mon avenir incertain. En franchissant finalement les portes de la station de métro, j'aperçois mon reflet fragmenté dans la vitre balayée par les rafales. Je suis une toile de Picasso. La grosse femme en jaune.

Les portes du wagon se referment sur une foule suante et puante. Comprimée entre les corps anonymes, je me fais du mauvais sang car mon téléphone indique que j'ai plus de trente minutes de retard. J'imagine déjà les remontrances qui m'attendent et que je devrai subir sans répliquer si je désire conserver mon emploi. Les stations défilent

et les scénarios les plus fous s'imposent à mon esprit. Il semble cependant que mon imaginaire a ses limites.

Une fois arrivée à destination, les pieds à peine à l'intérieur de la bâtisse, monsieur « grosse surface » me montre la porte en invoquant mes « nombreux » retards injustifiés. Bien sûr, il ne fait que profiter de l'occasion pour se débarrasser de son employée à l'allure de basse-cour. Depuis longtemps déjà, il salive à l'idée d'engager une belle jeune femme, sans aucune connaissance de la littérature, mais qu'il paiera moins cher et pourra baiser des yeux à volonté.

Je n'aurai même pas eu la satisfaction de démissionner.

Me voilà donc sans emploi et obligée de refaire le trajet en sens inverse jusque chez moi, tremblant de froid et ridicule dans mes vêtements trempés. Je me sens comme la petite fille du conte d'Andersen et souhaiterais qu'en frottant une allumette je sois soulagée du poids de ma vie.

Je vous l'ai déjà dit : je suis fatiguée. Je suis un boxeur encore debout au treizième round, la lèvre fendue, l'arcade sourcilière défoncée, le corps contusionné, la vision embrouillée par la sueur et le sang, vacillant sur ses jambes devenues coton.

— De l'Église !

C'est ma station. Je trouve la force de me lever et, vacillante, je sors du métro et m'oriente vers l'arrêt de la ligne 58 Wellington. Dehors, comme pour donner un répit à mon malheur, la pluie a

cessé. Le soleil, encore timide, tente de sécher l'air saturé d'eau. Je frissonne et jette un œil en direction de l'ouest, là où, ce matin, une épaisse fumée noire s'élevait. Je ne vois rien, mais les effluves du drame s'exhalent jusqu'à moi dans l'air du midi. En montant dans l'autobus, je songe au parfum que je dois dégager. Un mélange d'amertume, de colère et de peur.

Pour ne pas céder à la panique, après avoir pris place sur un siège du fond, je compte les arrêts jusqu'à mon appartement, une habitude préservée de mon enfance, bien avant que j'aie exploré le zoo montréalais. Après vingt ans d'exil, je suis de retour à Verdun. Une décision prise sur un coup de tête pour tenter de redonner de la couleur à mon quotidien. J'y avais eu une enfance heureuse, j'espérais naïvement retrouver ce bonheur. C'était faire abstraction de mon regard d'adulte.

Le front pressé contre la vitre, je songe que c'est dans cette ville qu'est né mon amour de l'écrit. Je suis issue d'une famille modeste, où la culture n'était pas au menu. Travailler pour se loger, se nourrir et se vêtir était au centre des préoccupations de mes parents. Pourtant, à l'adolescence, je me suis retrouvée dans un groupe d'amis qui carraient au théâtre, au cinéma, à la musique, à la poésie... Nous n'en avons jamais assez. Je me rappelle la joie qui m'habitait à cette époque, la passion qui me dévorait. Je frémis en me remémorant

les papillons de mes premières amours, étouffantes tant elles me subjuguèrent. Et je me demande comment cette passion s'est tue, comment cette joie s'est perdue et comment les papillons ont disparu.

Pendant que des monarches virevoltent et meurent par milliers dans mon esprit, au moment où l'autobus s'arrête devant la librairie Wellington, je vois une affichette au bas de la vitrine. Écrits en lettres cursives sur du carton, les mots « libraire demandé.e » m'interpellent alors comme le ferait une bouée de sauvetage pour une nageuse en détresse. Je me précipite à l'avant du bus, juste à temps pour en descendre à l'arrêt suivant.

Si j'avais été une baigneuse en péril, je me serais noyée.

Depuis une semaine, je fais des allers-retours devant le commerce, incapable de me décider à entrer postuler. J'ai perdu toute confiance. Je ne me perçois plus qu'à travers le commentaire silencieux du malappris de la boutique de vêtements, le jugement expéditif de mon bourreau épistolaire et le rejet de monsieur « grosse surface ».

Grotesque, inhumaine, vieille.

C'est fou. Il n'y a même pas un an, j'aurais répondu que j'allais bien, que ma vie n'était pas parfaite, mais que j'étais relativement heureuse. Que j'avais un travail, de bons collègues et de merveilleux amis. Que j'avais un toit sur la tête et suffisamment à manger dans mon frigo. J'aurais même

fait une blague sur son abondance et sa corrélation avec mon tailleur jaune, qui semblait avoir rétréci au nettoyage. Aujourd'hui...

Je vis sur une île déserte.

Au Moyen Âge, il était impossible de prévoir le temps qu'il ferait quand on prenait la mer. Mais si, d'aventure, tous les rats quittaient le bateau avant qu'on largue les amarres, c'était le présage d'une tempête.

La tempête imminente dans mon existence en a fait fuir plus d'un, et pas que des rats. Les bouleversements que je subis depuis un moment sont tels que j'entre en collision avec les vies en orbite autour de moi, interrompant involontairement leur trajectoire, les obligeant à changer de cap sans qu'elles en aient senti le besoin.

Perdus dans le brouillard qui s'épaissit autour de moi, amours, amis, connaissances s'éclipsent, et je suis incapable de les retenir. De toute façon, en ai-je encore le désir ?

J'ai en mémoire des tablées joyeuses. Je me rappelle des voyages peuplés d'amis et remplis de sourires que la complicité transformait en éclats de rire. J'ai le souvenir de festins d'amour entre les draps, de promesses d'affection sans date de péremption, de plats d'un soir sans amertume.

J'ai vécu. Beaucoup. Intensément. Et pourtant pas assez. Ou mal. Ou dans la peau d'une autre...

Le drame des révolutions est que tout doit changer. Et ça fait des victimes au passage.

J'écoute la radio comme d'autres regardent la télé, les yeux rivés sur l'appareil. Le mien est sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Il fait partie de mon rituel matinal. Je me fais un café puis, appuyée contre le comptoir, je le sirote en « regardant » la radio. La nouvelle à la une ce matin m'interpelle particulièrement. On n'a pas trouvé l'origine de l'explosion qui a fait sauter tout un pâté de maisons sur Wellington, entre le boulevard Desmarchais et la rue Melrose. Convaincu que le gaz naturel en était la source, le service d'incendie a dû se rendre à l'évidence après investigation : aucune conduite n'était reliée à l'immeuble. L'origine de la déflagration demeure donc inconnue pour l'instant. L'unique consolation est qu'il n'y a pas eu de victime.

Je repense au matin en question en me versant un deuxième café. Malgré la pluie, j'ai marché jusqu'à l'arrêt de la 4^e Avenue, alors que normalement j'attends le bus à celui du boulevard Desmarchais. Aurais-je été emportée par le souffle de l'explosion si je n'avais pas fait ce choix ?

J'ai beau me creuser les méninges, je n'arrive pas à me rappeler ce qui avait motivé mon changement de routine. D'autant plus qu'il pleuvait à boire debout et que j'étais sortie sans parapluie !

Je suis dérangée dans mes pensées quand mon téléphone me rappelle brutalement que nous sommes le premier du mois et que je dois payer le loyer. Force est d'admettre que, si je n'obtiens pas un travail bientôt, je vais me retrouver à la rue. Poussée par la nécessité, je m'habille et sors de l'appartement, prête à repasser pour la énième fois devant la librairie Wellington, certaine de ne jamais trouver la force d'y entrer.

« Un jour, tu te lèves, et ton destin prend une tournure inattendue. Ta petite vie ordinaire est soudain plongée au cœur d'un tourbillon dont la beauté insoupçonnée et la puissance amoureuse t'étaient étrangères. Tu n'es plus seule. Ton île, que tu croyais déserte, est peuplée. »

JOHANNE SEYMOUR est romancière, comédienne, scénariste et réalisatrice. Avec ce neuvième roman, elle délaisse le polar pour nous offrir une fable rafraîchissante sur fond de littérature.

